



Accueil > Société

Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet : «La question aujourd'hui est "qui est nous ?" plutôt que "qui est Charlie?"»

CATHERINE CALVET 10 JUILLET 2015 À 20:56

INTERVIEW L'écrivain et l'historien ont entretenu pendant et après les attentats de janvier, une correspondance. Publiés dans «Prendre dates», leurs échanges décrivent le bouleversement intime qu'a provoqué un tel événement, et comment l'effondrement de la barrière entre le deuil personnel et l'émotion collective se mêle à l'histoire.

Six mois après les attentats de Paris, que reste-t-il de «l'esprit du 11 janvier» ? L'historien Patrick Boucheron et l'écrivain Mathieu Riboulet ont publié en mai *Prendre dates* (éd. Verdier), une correspondance échangée en janvier, entre le 6 et le 14. Le genre épistolaire se prête particulièrement à décrire le bouleversement personnel ressenti après un tel événement collectif. Tout dans ce livre nous renvoie à notre intimité bousculée par les événements. Emoi personnel et histoire peuvent-ils se mêler ? Cette écriture à quatre mains est aussi l'affirmation d'un «nous», quand le «je» vacille face à l'effroi. Les deux voix continuent donc à se confondre pendant l'entretien.

Comment s'est déroulée l'écriture de ce livre ?

Nous avons tout de suite ressenti la nécessité d'écrire, sans savoir la forme que cela prendrait, ni même si cela devait être publié. Seuls les moments consacrés à l'écriture nous sortaient de la grande confusion où nous étions. Pour l'historien, qui n'a pas l'habitude de se livrer à l'aveugle, sans plan ni projet, au mouvement même de l'écriture, c'était une expérience intimidante. Pour l'écrivain, s'aventurer sur le terrain de l'actualité était aussi inédit. D'emblée cet échange était conçu comme un espace confidentiel, qui aurait pu fort bien s'accommoder de la clandestinité. Nous nous posions depuis longtemps la question de savoir comment faire front politiquement et littérairement face à ce cours des choses qu'on appelle l'histoire, dès lors qu'elle surgit. Nous tenions au «nous» du livre, à la fois sur le fond, car la question primordiale aujourd'hui est bien «qui est nous ?» plutôt que «qui est Charlie ?», et sur la forme car il donnait la clé du «comment raconter» ces jours et incluait l'infinité des «je» en jeu...

Le travail précédent de Patrick Boucheron était *Conjurer la peur, un essai sur la force politique des images dans la ville de Sienne au XIV^e siècle, commune*

alors menacée par la tyrannie des seigneurs...

La nécessité d'écrire que nous venons d'évoquer tient aussi au fait que les journées de janvier sont venues résonner étrangement avec le propos de nos deux derniers livres respectifs : *Conjurer la peur*, donc, et *Entre les deux il n'y a rien* [éd. Verdier, à paraître en août] dont le sujet est précisément l'usage de la violence en politique, à propos des années 70 en Europe.

Avec *Prendre dates*, l'historien, pour la première fois, s'exerce à retenir le temps. Et l'écrivain, pour la première fois aussi, s'attache davantage à retenir qu'à revenir... Retenir, pour les enfants, cela signifie se souvenir, retenir sa leçon. Cela signifie également ralentir l'oubli en ramenant à soi une expérience qui s'échappe, ralentir ce mouvement qui est celui de la vie même. Mais retenir, c'est aussi une façon de se tenir au plus près de ce qu'on ne comprend pas au moment où cela se passe. Au moment où, précisément, on retient son souffle. Le 7, il y a eu des morts mais on ne savait pas combien, puis on apprenait qui étaient les morts mais on ne savait pas encore qui les avait tués ; puis, le 9, c'est le jour de la tuerie de l'Hyper Cacher de Vincennes, etc. : voici pourquoi le livre s'appelle *Prendre dates*. Car il y en eut plusieurs. En faire le récit exige qu'on y aille pas à pas. Mais aussi qu'on écrive avec retenue. Et il s'agissait enfin de rompre avec cette déformation professionnelle qui consiste, pour l'intellectuel, à immédiatement prendre ses distances avec l'événement. Comme s'il fallait sans tarder faire le malin, démontrer qu'on n'est pas dupe, se placer, jouer sa petite partition.

On déchanté très vite ?

C'est justement le dernier chapitre du livre, qui ne se termine pas le 11 janvier place de la République, mais le 14 avec la parution du nouveau numéro de *Charlie Hebdo*. Nous avons été très touchés par sa une «Tout est pardonné». Et soudain on réalise qu'elle scandalise le monde entier, celui-là même qui s'était invité deux jours plus tôt à Paris. Alors les ennuis commencent - ou ils reprennent. Nous comprenons que le «je» est loin d'être un «nous», que «je» suis assez seul. C'est le moment proprement déconcertant de la séquence historique. Le risque est alors de se réhabituer à notre solitude et à notre inaction : là est le vrai danger politique.

Ecrire à deux est alors réconfortant ?

Cela permet d'éviter le vertige que l'on peut éprouver à penser seul un événement de ce type. Vertige qui ne mène nulle part. La confrontation à l'autre permet justement de construire une pensée. Deux, c'est déjà une première amorce de collectif. Voici pourquoi nous ne défendons aucun point de vue et pourquoi notre livre n'apporte pas de contribution à ce que l'on pourrait appeler le «débat d'idée». Pour un certain journalisme d'opinion, cela peut être décevant. Mais nous n'avions pas prévu que ce livre, écrit dans le silence, et comme à contre-pente de l'oubli, dans une disposition d'esprit qui avait quelque chose à voir avec la consolation, peut-être même le recueillement, paraîtrait au moment où le grand fracas de l'événement produirait son écho médiatique. Nous voulions nous limiter à chercher ce que peuvent l'histoire et la littérature dans ces conditions.

Que peuvent-elles ?

Leur premier devoir est d'inscrire le fait dans la durée par les mots. C'est aussi simple et aussi impérieux que cela. A la limite, peu importe que ce soit de l'histoire ou de la littérature : disons qu'il s'agit d'un acte d'humanité. Quand Emmanuel Todd prétend nous «révéler» que 4 millions de personnes dans les rues ne savaient pas ce qu'elles faisaient, peu importe au fond qu'il écrive des choses intéressantes : moralement sa posture est indigne. Il croit se mettre en surplomb et ne fait qu'ajouter au bruit ambiant. Mais le bruit préexistait déjà aux événements de janvier, le titre de notre premier chapitre est «Ça n'allait déjà pas très bien» : le matin des attentats du 7, on assistait au lancement du dernier Houellebecq, alors qu'on sortait à peine de l'éprouvant brouhaha autour de Eric Zemmour. Sans parler du paysage politique, social et

intellectuel global...

Et depuis ? D'autres attentats sont survenus...

Comme l'histoire continue, et cette histoire-là en particulier [*Tunisie, Copenhague, Yémen...*], ce sont autant de fils qu'il faut ajouter à la trame initiale. Nous continuons de recevoir des réactions, et nous sommes surpris par l'incroyable diversité, la multiplicité des ressentis et des interprétations. Nous nous rendons compte que nous avons tendu un miroir aux lecteurs, qu'ils refont le chemin de ces journées avec nous et relancent les multiples questionnements qui ont surgi. Comme il y a bien sûr autant de vécus que d'individus, la difficulté est de construire ensuite une pensée.

Un collectif devenu impossible à trouver ?

Le collectif est justement là, dans cette variété d'expériences dont il faut préserver l'authenticité. Si difficile à appréhender. Sortant à grand-peine du XX^e siècle, évidemment nous avons du mal avec le nous collectif et les lendemains meilleurs. Le collectif est une myriade. Voici pourquoi le 11 janvier peut être interprété comme la marche funèbre de 1968 et des années 70. Cette fois-ci, on peut dire : le XX^e siècle est terminé.

La question du nous renvoie également au slogan «Je suis Charlie»...

Mais surtout au contresens monstrueux qui s'est très rapidement installé : considérer ce «Je suis Charlie» comme une assignation identitaire. Les intellectuels, enfin ceux qui se complaisent dans une posture de surplomb, établissent comme un fait d'évidence que ceux qui disaient «Je suis Charlie» le disaient forcément au premier degré. Certains marchaient en portant une pancarte «Je suis juif» ou «Je suis policier» sans être bien sûr ni l'un ni l'autre, ni même le croire. On a presque honte de souligner ce contresens. Il ne s'agissait pas d'endosser une identité mais une blessure, un deuil, peut-être même un remords...

Vous dites avoir senti le souffle de l'histoire, mais en même temps vous vous êtes contenus dans un laps de temps très court, celui de la chronique ou du journalisme...

Deux thèmes dans le livre rencontrent sans doute l'inquiétude de l'historiographie contemporaine. D'abord, lorsqu'on tente de faire l'histoire des futurs non advenus à chaque moment du récit. Certains nous reprochent notre naïveté, ou notre inconséquence, parce que nous évoquons la possibilité de la guerre civile. Mais au bout de trois jours de chaos, cette possibilité était réelle. En écrivant, nous restons au bord de l'événement, au plus près de l'incertain, le troisième jour nous ne savons pas encore que c'est le dernier ; puis, au fur et à mesure que les jours passent, l'éventail des possibles se resserre. Il se resserre sur un récit des événements qui est celui qui a fini par s'imposer, et que nous risquons de confondre avec l'événement même. C'est cela aussi un événement en histoire : ce qui risque toujours d'être recouvert par un discours qui lui est strictement contemporain. Et puis il y a un second thème : nous avons expérimenté l'effondrement intime de cette barrière entre le deuil personnel et l'émotion collective. Là est le souffle de l'histoire. Ce qui nous a frappés pendant les jours qui ont suivi, c'est d'être aussi incapables d'avoir une parole publique que privée. Qu'est-ce que cette sidération ? Sommes-nous encore de ces somnambules qui marchent vers l'abîme ? Comment un régime autoritaire s'installe-t-il ? Comment une guerre éclate-t-elle ? Que ressent-on intimement alors ?

En définitive, que mobilisent les attentats du 11 janvier ?

Ce qui nous a requis est bien l'actualité au sens de Michel Foucault : ce que nous sommes en train de devenir. Cela se joue maintenant, entre le bruit et l'oubli. Nous avons préféré garder le silence pendant les événements, mais faire silence ne suffit pas pour échapper au bruit : il faut, contre lui, prendre les mots pour remparts. Trois ou six mois après, non seulement nous ne sommes pas plus malins, mais en plus on s'est habitués. Cette accoutumance au pire ouvre le moment réellement dangereux. Nous y sommes.

Catherine CALVET

0 COMMENTAIRES

0 suivent la conversation

Plus récents | Plus anciens | Top commentaires